

j'eus le bonheur de pouvoir lui être utile. Je connaissais son caractère honnête, son amour du travail, je l'aimais... peut-être aussi pour toi que j'avais élevée, Marguerite, ajouta Dumont. A son départ, lorsqu'il me donna la main, je me sentis ému ; je pensais au danger continuel qu'il bravait pour gagner sa vie et je lui dis de revenir à moi avec confiance ; il me répondit alors ces mots qui se gravèrent ensuite davantage dans mon esprit : Mort ou vif, dans trois jours, vous me reverrez."

"Trois jours après son départ, continua Dumont, il y a aujourd'hui un an de cela, j'étais dans mon champ, à peu près vers cette heure ; je vis s'avancer vers moi un homme vêtu d'une chemise et d'un pantalon de toile, mais mouillés et salés par le sable et une terre humide ; ses cheveux, trempés d'eau, tombaient sur son visage ; nous ignorions alors la mort de Pierre et j'eus peine à le reconnaître. Cependant, je me rappelai ses traits ; je voulus lui parler, il me fit signe de garder le silence. "M. Dumont, me dit-il, je viens remplir la promesse que je vous fis à mon départ. Puis il me rapporta sa mort ; comment il s'était noyé en voulant traverser le Lac, le soir même de son départ de chez moi ; détails que je vous appris alors. Il te rappella à moi, Marguerite, ainsi que votre enfant. Charles, ajouta Dumont, en s'adressant à son fils, cette dette est sacrée pour nous ; tu l'acquitteras, n'est-ce pas, pour l'amour de moi." Puis Dumont parlant de nouveau à ceux qui l'écoutaient :

"Mais ce que je ne vous appris point, mes amis, c'est que je devais bientôt vous quitter ; Pierre m'annonça le jour et l'heure que je devais vous dire adieu. Dans un an de ce jour, me dit-il, lorsque le soleil disparaîtra..."

"Ici Dumont cessa de parler, sa fille s'était jetée dans ses bras. Je ne puis vous peindre la scène qui suivit. Je savais d'avance ce qui devait avoir lieu, et cependant lorsque Dumont, après avoir embrassé ses enfants, avoir dit adieu à ses amis, et à toutes les personnes présentes, m'offrit sa main, je sentis quelques larmes mouiller mes yeux.

"Il regarda de nouveau à l'occident ; le soleil approchait de l'horizon. "Il est tems, me dit-il," et il se coucha sur le lit qui se trouvait au milieu de la chambre. Je lui administrai les derniers sacrements de notre Eglise ; lorsque j'eus fini, il me demanda de réciter la prière des agonisants ; prière sublime que nous avons souvent admirée ensemble, et que je n'ai jamais lue, sans arracher des larmes aux parens et aux amis du chrétien mourant.

"Après cette prière Dumont ne parla plus ; il avait fermé les yeux, je me hâtai de regarder à l'ouest ; le soleil brillait encore.

"Pas un souffle de vent n'agitait l'atmosphère. A l'est de longs nuages pourpres, séparés par des nuances d'azur, s'élançaient en gerbes dans la voûte céleste, et formaient un immense cône renversé sur la ligne du lac St. Pierre qui bornait la vue de ce côté. Bientôt la base colossale du cône lumineux s'abaissa sur l'horizon, et il me sembla voir en réalité cette magnifique description du prophète royal, dans laquelle il peint la terre servant de marche-pied à l'Eternel.

"Je ne saurais vous dire quelle sensation j'éprouvais ; tantôt j'examinais la figure de Dumont, toujours serein et ne trahissant aucune douleur physique ; tantôt je portais mes regards vers le couchant. Le ciel était pur ; un seul nuage se trouvait audessus du soleil, dont le globe étin-

celant l'inondait de ses flots de lumière. Enfin le nuage disparut, le disque brillant touchait à l'horizon.

"Dumont s'assit alors sur le lit ; sa famille, ainsi que Marguerite et son enfant, étaient à genoux près de lui ; il les regarda une dernière fois, éleva ses mains pour les bénir, puis il appuya de nouveau sa tête sur l'oreiller, le visage tourné vers l'Ouest.

"Le soleil avait cessé de briller ; Dumont avait cessé de vivre."

Mars, 1845.

L. A. O.

NOTE. — Le fait sur lequel repose cette histoire, m'a été rapporté comme véritable ; l'est-il ? jugera, qui lira. Le lieu de la scène était l'Isle d'Orléans, près de Québec ; Fraser le nom, au lieu de "Dumont."

L. A. O.

Discours

PRONONCÉ A L'INSTITUT CANADIEN.

Monsieur le Président,

Et MM. les Membres de l'Institut.

Qu'il me soit permis de commencer le premier essai que j'ai l'honneur de soumettre à votre indulgence, par vous communiquer le premier sentiment qu'a produit en moi le spectacle de nos réunions. J'ai tressailli, messieurs, en voyant la portion la plus intéressante de mes compatriotes, se réunir en foule au premier signal, et venir se presser sur ces bancs. J'ai été tout à la fois flatté, fier, attendri de trouver en eux de si nobles dispositions : ce sûr garant du bien-être futur de mon pays. S'il se fut trouvé un étranger dans cette enceinte, il aurait pu y recueillir un exemple bien digne d'être proposé à ses jeunes compatriotes : il aurait pu rapporter à son pays, que sur les rives du St. Laurent règnent de généreux sentiments, et que les beaux jours du Canada sont encore à venir, parcequ'il existe aujourd'hui dans sa jeunesse, une ardeur, une énergie, un élan tout nouveau. Mais, messieurs, cette démarche que vous a dictée votre zèle pour les bonnes choses : cet institut tout ensemble le fruit et le témoignage vivant de votre ardent désir de bien utiliser le temps précieux de votre jeune âge vous sera-t-il de quelque avantage ? favorisera-t-il vos louables vœux ? La question se présentera d'elle-même, quand nous aurons signalé quelques-uns des effets qui doivent naturellement en découler. Il me semble, messieurs, que jusqu'à présent l'on a eu lieu de s'étonner du peu de relations qui existait entre les membres de la jeunesse canadienne. Quant à moi, (si vous me permettez cette mention de moi-même), j'ai été plus d'une fois surpris, lorsque, cherchant quelques renseignements sur des jeunes gens dont l'extérieur excitait le plus vif intérêt, (et je suis heureux d'avouer ici que j'en ai vu un grand nombre parmi vous de ce genre), j'ai été, dis-je, surpris de ne pouvoir satisfaire ma curiosité. L'on s'ignorait. Plusieurs paraissaient ne s'occuper que de la société d'un petit cercle de connaissances : et regarder comme étrangers tous ceux qui n'y étaient pas compris. L'on ne se recherchait point : l'on semblait ne pas sympathiser. D'où provenait donc cette apathie, cette froideur parmi nous ? Comment chez des jeunes gens dont le sang est le même ; qui sont placés dans les mêmes conditions politiques ; qui doivent travailler pour le même objet, suivre la même carrière ou à peu près, dont la vie doit s'écouler ensemble ; comment peut-il exister si

peu de rapprochement ? Comment tant de liens puissants sont-ils si impuissants ? Eh bien, cette société va remédier à cet éloignement autant à craindre qu'incalculable. Elle sera comme une source dont les eaux pures développeront les germes d'amitié que la nature a mis en nous. Nous ne formerons ici qu'une seule famille. Les mêmes sentiments qui règnent dans une famille règneront parmi nous. Avec de telles dispositions que nos réunions nous sembleraient agréables. Nous y retrouverions des souvenirs bien chers à nos cœurs, des souvenirs d'enfance. Elles nous retraceraient une époque de notre vie que nous aimerons toujours à rappeler à notre mémoire : une époque bien pleine de charmes : où nous avons vécu entourés d'amis sincères et dévoués ; d'amis dont la présence a ennobli l'aurore de notre vie et dont le souvenir en adoucira le déclin. Grandissant, messieurs, au milieu de sentiments délicats, doux, purs, nous devons naturellement contracter des inclinations de douceur, de bienveillance et de fraternité : avec des manières douces et polies ; aimés et recherchés, nous nous avancerons dans le monde comme dans le sein d'une société d'amis véritables. Ignorant les défiances, les jalousies, les haines qui minent, nos jours s'écouleront calmes et sereins. Tant il est vrai que l'amitié est un sentiment qui purifie et remue tout ce qu'il y a de bon en nous. C'est une fleur d'agréable odeur dont le parfum vivifie les plantes bienfaisantes qui l'environnent et tue les nuisibles.

Mais, messieurs, les délices du cœur, le perfectionnement de nos penchants et de nos manières sont-ils les seules productions heureuses de l'amitié parmi nous. Elle produira un avantage bien autrement précieux. Vous l'avez sans doute déjà compris : pour tant disons le. C'est l'union : mot de force et de grands résultats ; mot tant de fois soupiré par le cœur blessé mais courageux du vrai citoyen. Sans rétrograder ici aux pages de l'histoire pour vous montrer les brillants succès qui ont toujours accompagné l'union et les funestes suites de la division, qu'il nous suffise pour connaître les avantages de l'une et les désavantages de l'autre, d'arrêter un instant nos yeux sur la faiblesse inhérente à notre nature. Qu'est-ce que l'homme réduit à ses propres forces ? impuissance et faiblesse. Dépendant de tout ce qui l'environne, le jouet pour ainsi dire des événements, il ne marche que chargé d'entraves. Veut-il fortifier les facultés de son esprit, diminuer les nuages qui obscurcissent cette étincelle divine, que de veilles, que d'applications, que de fatigues ne faut-il pas ? Aspire-t-il à la distinction ? eh bien, que de circonstances il lui faut assortir : que de démarches pénibles harassantes à faire, que de volontés à plier ? Enfin il n'y a pas jusqu'au pain qui soutient sa vie ; jusqu'à la chaumière qui l'abrite qu'il ne se procure avec peine et sueur. Néanmoins cet être si frêle, si débile par lui-même, joint à ses semblables devient fort et puissant : il change en quelque sorte de nature, il ne peut rien par lui-même ; il peut presque tout avec l'assistance de ses frères. Puisqu'il en est ainsi, vous voyez, messieurs, l'importance de bien se prévaloir de l'occasion pour former, fortifier, nourrir l'union entre nous, et nous le ferons. Ici nous nous prendrons tous par la main. Nous formerons une chaîne longue et forte ; et ainsi disposés, nous entrerons avec courage et espérances dans l'arène, nous attaquerons avec gaîté de cœur toutes les difficultés qui se présenteront à nous, et ainsi nous nous acheminerons tous ensemble vers l'avenir. Des voyageurs dans une route longue et difficile s'entre-aident mutuellement. Si